

INTRODUCTION

En quelques chapitres et un peu plus de deux cents pages, c'est une gageure de prétendre couvrir l'histoire du XX^e siècle dans sa totalité, passant de la première révolution industrielle à la technologie des multimédias, de l'empire des Tsars à l'URSS et à sa disparition, de la France grande puissance à la France devenue puissance moyenne, d'un monde colonial à un monde composé de pays indépendants plus ou moins développés. En un siècle, la Chine a vu sa population multipliée par presque trois, celle des États-Unis, par deux, celle de la France augmentée au mieux de moitié. Deux guerres mondiales ont ravagé le globe, ainsi que de multiples conflits régionaux, de Sarajevo 1914 à Sarajevo 1995, de la guerre du Rif à la guerre d'Algérie — coloniale hier, civile aujourd'hui. Des massacres ont traversé ce siècle, marqué par le fer, alors que les progrès médicaux permettaient un accroissement régulier de la durée de la vie.

Pour traiter un tel sujet, il faut faire un choix entre un survol chronologique, très superficiel mais essentiel pour replacer les choses, et dont les étapes sont souvent liées à la seule histoire des pays occidentaux, et une étude des grandes tendances, des lames de fond, sociales et économiques, au risque de mélanger pays et périodes. Nous tenterons de croi-

ser les deux approches, dans la mesure où les connaissances existent — et sans simplement les répéter — au moins pour certains des moments les plus importants

Une première chose consiste à définir les limites du XX^e siècle ; elles sont variables suivant les pays et ne correspondent pas toujours au calendrier civil : premier janvier 1900 — 31 décembre 1999. Pour la France, peut-être 1914-2002 ; pour l'URSS, 1917-1991 ; pour la Chine, 1911-1989 et, grâce à leur calendrier politique invariable, 1900-2000, pour les États-Unis. Mais, pour bien des pays d'Afrique et d'Asie, la périodisation est propre au processus de colonisation ou de décolonisation. Ainsi, est-ce le XXI^e siècle pour l'Algérie en 1961 ou simplement son propre XX^e siècle ? Pour le Viêt-nam, s'agit-il en 1975 d'une entrée tardive dans le XX^e siècle, avec une accélération finale ou d'autre chose ?

En 1941, selon Henry Luce, propriétaire du grand magazine américain *Life*, le XX^e siècle devait nécessairement être américain. Cela voudrait-il dire que jusque-là il s'agissait du siècle précédent, comme on a pu dire également que le XIX^e siècle français s'était prolongé jusqu'en 1940, avec ses archaïsmes sociaux et ses craintes malthusiennes.

La comparaison de l'évolution de chaque pays permet de mieux comprendre leur rythme périodique.

Des valeurs propres

Le XX^e siècle a été porteur d'idées qui ont correspondu à la rupture de l'ordre établi dans les périodes antérieures, fondé sur le primat religieux, sur des structures sociales relativement figées et sur une économie issue de la première révolution industrielle. Alors que les pays dominés cherchaient à atteindre le niveau de développement de la

société industrielle — relativement enviable, les sociétés les plus développées s'en dégageaient peu à peu, non sans difficulté d'ailleurs, pour aboutir à l'éclatement actuel des valeurs familiales et morales accompagné par une relative uniformisation de la culture et de l'économie.

Un tel processus, très laborieux, explique l'existence d'un système de développement différentiel suivant les pays et les régions. Par exemple, les ex-pays de l'Est ont perpétué longtemps un type de développement fondé sur la révolution industrielle et les pays en voie de développement se soucient bien peu de l'écologie ; dans certaines cultures asiatiques, les valeurs familiales perdurent de façon similaire à ce qu'elles étaient en Europe au début du siècle. Dans tous les continents, les réactions de repli sur soi restent possibles.

Sur le plan des tendances profondes, le XX^e siècle correspond à une lutte pour la « modernité », qui aboutit aussi bien au tourbillon social des années 1960 qu'aux formes de réaction intégriste qui apparaissent dans les cultures musulmanes ou chrétiennes, à la fragmentation de l'art et de la culture comme à l'affirmation des formes d'expression les plus traditionnelles.

Le plan politique

Le siècle est marqué par la très lente progression des idées démocratiques issues de l'ère des Lumières du XVIII^e siècle, essentiellement françaises. Elles ont pu être imposées aux pays vaincus en 1945 : Allemagne et Japon, et être disséminées dans les pays colonisés par les étroites élites formées par les métropoles, ou acclamées dans les pays de l'est de l'Europe après 1989. La preuve par l'absurde du primat démocratique vient de la revendication de démocratie par certaines dic-

tatures ressourcées par des plébiscites et fières de montrer des assemblées serviles ; du communisme : affirmation de principe et façade démocratique des constitutions de l'URSS et des pays satellites, alors que les démocraties occidentales étaient considérées comme bourgeoises et vides de sens, le tout recouvrant une réalité terrible. Ainsi, Walter Ulbricht, étoile montante du parti communiste, peut dire à Berlin en 1945 : « Il faut que ça ait l'air démocratique, mais nous devons tout contrôler ».

Si la première moitié du siècle a également été marquée par la lutte du fascisme et du nazisme contre la démocratie, la seconde a connu des résistances à la démocratie dans les pays traditionnels de l'Islam ou dans la difficile acclimatation de ces idées dans certaines sociétés organisées en tribus et en clans.

D'autre part, la démocratie est restée relative durant tout le siècle. Même dans les pays les plus honorables, de considérables zones d'ombre ont existé et existent encore.

Démocratie sociale : les élites se sont souvent appropriés le pouvoir, qu'elles soient formées soigneusement par l'ENA en France, ou issues des filières traditionnelles en Grande-Bretagne, ne laissant filtrer que quelques personnes sélectionnées et sorties du moule. Les domestiques n'avaient pas le droit de vote en Grande-Bretagne au XIX^e siècle, ni les « dépendants » de diverses sortes. Les possédants ont accaparé la démocratie en Amérique latine, comme dans d'autres parties du monde, et limité étroitement, à certaines périodes, l'accès des classes populaires au pouvoir.

Démocratie dans les rapports de sexe : les femmes n'ont voté et accédé au pouvoir que récemment. Aux États-Unis, comme en Grande-Bretagne, en 1920 ; en France seulement en 1945. Dans la plupart des pays du monde, elles restent encore à l'écart des urnes et de la politique, même si une

femme peut devenir Premier ministre, à l'instar de Indira Gandhi en Inde ou Tancu Ciller en Turquie.

Démocratie raciale : aux États-Unis, les Noirs, quoique citoyens depuis 1865, ont été écartés systématiquement du suffrage par la violence et par d'autres moyens jusqu'en 1964. Et le temps n'est pas arrivé pour un citoyen de couleur de pouvoir accéder au sommet de la hiérarchie politique dans ce pays, pas plus qu'en France ou en Grande-Bretagne. Alors que les Blancs de l'Afrique du Sud se prétendaient très démocrates, *l'apartheid* excluait les Noirs. Il ne faut pas oublier l'antisémitisme qui, de façon implicite et sans aller jusqu'aux ravages du nazisme, a souvent limité l'accès des Juifs aux postes de décision.

Les exemples sont nombreux de ces échecs de la démocratie, de la violence qui l'a souvent accompagnée, mais aussi de la puissance des idées dont elle est porteuse. Celle-ci apparaît dans la fascination exercée par la démocratie dans les pays qui n'en avaient pas : en URSS et dans les pays de l'Est, surtout après la conférence d'Helsinki de 1975, en Chine avec les manifestations de Tien An Men en 1989, symbolisées par la statue éphémère de la démocratie. Pourtant, cet espoir démocratique a souvent été déçu dans les pays libérés du joug communiste, en raison de la corruption et de l'impuissance des élus à maîtriser la situation. Dans les pays occidentaux, exemples proclamés des valeurs démocratiques, la montée de l'abstention et le déclin du civisme fixent les limites de la croyance dans les vertus de la démocratie.

Cette ambivalence constante et cette lutte permanente pour une démocratie plus complète constituent l'essence du XX^e siècle, sans doute plus que les luttes de classes qui, si elles correspondent à un constat exact, n'ont pas débouché sur de véritables solutions.

Le mythe de la révolution

Il a parcouru également le siècle, issu essentiellement du marxisme. Révolution « réalisée » en 1917 en Russie, reprise dans le Tiers-Monde — parfois associée à une révérence pour la Révolution française de 1789. La puissance du mythe est forte, illustrée par Che Guevara en Bolivie en 1966-1967, par l'écho de la « révolution culturelle » en Chine ou par mai 1968 en France ; mais l'implosion de l'URSS et de son système a mis à mal des idées et un système qui ne survivent plus que dans de rares pays.

Il ne faut pas oublier l'impact prodigieux de la révolution de 1917 dans le monde entier, et le formidable espoir qu'elle a représenté pour nombre de travailleurs : « du passé faisons table rase » et avenir du genre humain comme le chante *l'Internationale*. Une nouvelle façon de vivre, un nouvel homme étaient nés, chacun avait sa place, suivant ses besoins. Le mythe a été repris par Mao Zedong avec la révolution culturelle de 1966 en Chine, comme avec Castro au début de la révolution cubaine : rêve de rapports sociaux égalitaires et fin d'une indéniable oppression capitaliste.

En dépit du durcissement terrible du régime, initié par Lénine et assuré surtout avec Staline, qui aboutit à des millions de morts, déclarés ennemis de classe, le prestige de l'URSS reste inexplicablement considérable pour beaucoup et le succès dans la guerre en 1945 redonne son lustre au régime et à l'espoir. Le culte de Staline des années 1950, en URSS comme dans les pays où existait un fort parti communiste, paraît absurde un demi siècle plus tard. La certitude de la puissance de l'URSS est si forte qu'aux États-Unis, comme en Europe, beaucoup sont alors persuadés de la victoire finale du communisme, ce qui déclenche un anticommunisme parfois hystérique.

Pourtant, le régime soviétique se délite doucement et l'idéologie se vide de tout sens ; le rattrapage des désastres de la guerre et l'élan patriotique laissent la place à la seule dictature sur les esprits au prix d'une grande inefficacité économique et sociale. L'armée et le lancement du premier satellite artificiel de la Terre, le Spoutnik de 1957, ont fait illusion ; mais, dans les années 1970, la convergence tant vantée entre les deux systèmes, capitaliste et communiste, n'a jamais recouvert la moindre réalité sociale ou politique. Le pays vivait dans un profond sous-développement. La tension entre le prestige et le coût des ambitions internationales et l'impuissance intérieure — alcoolisme, démographie déclinante et manque de productivité — a conduit à l'implosion du système.

Personne n'avait prévu les événements qui se sont déroulés entre 1989 et 1991. La disparition rapide de l'URSS et du communisme dans les pays satellisés est un événement dont on n'a pas pris encore toute la mesure tellement les ébranlements ont été considérables dans les pays voisins, mais aussi dans le reste du monde. La guerre dans l'ex-Yougoslavie ou celle du Golfe auraient été impensables dans la période précédente, tout comme nombre de crises locales en Afrique ou en Asie, voire en Europe. Événement historique sans précédent et qui marque d'une certaine façon la fin du XX^e siècle traditionnel, rebattant les cartes sur la scène mondiale de façon imprévue et imprévisible, relançant les études historiques au fur et à mesure que les archives s'ouvrirent. Déjà, les interprétations de la guerre froide, ou de la guerre de Corée, ont été bouleversées par ces nouvelles recherches.

Les guerres

Elles constituent également la terrible réalité du siècle. Non pas que les périodes précédentes n'aient pas connu des guerres plus longues, mais le XX^e siècle a su les rendre mondiales, avec des moyens inusités d'horreur et de destruction.

Les deux guerres mondiales sont essentiellement européennes, du moins dans leurs raisons profondes, mais elles ont entraîné des conséquences pour le reste du monde, plus limitées lors de la première que lors de la seconde. Les États-Unis en 1917 et en 1941, le Japon lors de la Première Guerre mondiale, puis, par leur contribution en hommes et en fournitures, nombre de pays colonisés ou du Sud ont participé aux conflits et ont même pu en tirer profit. Les moyens de destruction ont été sans commune mesure avec ce qui avait précédé. Sur une grande échelle, les populations civiles ont été directement touchées, devenues parties prenantes des conflits : esclavage des « femmes de confort » des pays occupés par le Japon, maquis et résistance ailleurs, déportation et bombardements massifs des populations, etc.

La Seconde Guerre mondiale représente une forme nouvelle de guerre, soutenue du côté nazi par une idéologie effrayante, allant plus loin que les autres et développant à leurs paroxysmes les notions de pureté raciale et d'espace vital. La première guerre a été terrible par sa longueur et l'effroi des combats, mais est restée, par ailleurs, relativement traditionnelle ; la seconde a consisté en une lutte contre le mal absolu, d'où les notions de capitulation sans condition, d'où le tribunal de Nuremberg, d'où la résurgence tardive de l'ampleur de l'holocauste des Juifs, cette Shoah qui a été la motivation même du nazisme. L'utilisation de la bombe atomique à Hiroshima et Nagasaki par le gouvernement